

Langue, Discours, Compétence du locuteur : à quel niveau d'analyse la connivence devient-elle un concept opérationnel en linguistique ?

AMÉLIE PIEL

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE

EA369 ETUDES ROMANES

a.piel@parisnanterre.fr

1. Le terme de « connivence » n'a jusqu'à présent pas été considéré comme méritant une définition réellement spécifique aux recherches en linguistique. Généralement, le sens qui est accordé à ce terme est réduit à quelques synonymes, le plus souvent aux mots « entente » et « complicité ». Seul le *Trésor de la langue française* propose une définition sous une entrée précisément notée « linguistique » et selon cette source, le terme de connivence évoque une « *relation entre communicants utilisant une forme linguistique selon une convention ou par référence à un emploi connus d'eux* ».
2. Deux points sont envisagés dans la formulation proposée. Le premier est de langue, le second de discours. Le terme de convention que cette définition mobilise est habituel sous la plume des linguistes structuralistes puisque c'est sur la base d'une relation conventionnelle entre signe et référent qu'un idiome fonde sa capacité à parler du monde. Dans une première approche, la connivence suppose donc l'existence d'un code commun aux locuteurs d'une même communauté linguistique et permettant l'intercompréhension ; elle est donc la base même de l'existence de la langue, essentiellement collective et sociale. Néanmoins, la notion de « convention » à laquelle le *TLF* fait allusion n'est sans doute pas à confondre avec l'emploi qu'en faisait Saussure, sauf à concevoir toute relation entre communicants comme connivente. Le second élément évoqué par la définition du *TLF* est la référence à un emploi connu des participants du dialogue et se rapproche de la notion de connivence personnelle, de complicité. Nous allons essayer de comprendre à quel niveau de l'analyse linguistique la connivence peut devenir un concept opérationnel.

La connivence et la langue : quel rapport avec l'intercompréhension ?

3. La distinction langue/parole posée par Saussure repose sur deux constats. Tout d'abord, celui du partage d'un code de communication entre les membres d'une même communauté linguistique pour parvenir communiquer avec succès ; ensuite la possession permanente par l'esprit du code en question, son stockage dans la mémoire ne réclamant aucun effort de la part des locuteurs. Autrement dit, le locuteur n'a pas à fabriquer le code qu'il utilise pour communiquer et peut concentrer tout son effort sur l'expression de ce qu'il veut signifier.
4. Certes, chaque membre du groupe a du signifié d'un signe linguistique une idée propre, étroitement dépendante de son vécu, les différents contextes –syntagmatiques, paradigmatiques et contextuels- dans lesquels il est entré en contact avec le signe en étant la cause. Mais la compréhension que l'individu en a recouvre suffisamment celle des autres pour qu'il y ait accord et intercompréhension. Malgré le fait que les individus ont des représentations légèrement différentes des réalités qui les entourent, elles sont assez proches pour qu'ils se comprennent lorsqu'ils parlent une même langue ou recourent à un même système de signes (c'est ce que l'on nomme le degré d'intercompréhension dans la communication). Et si l'on parle de « degré », c'est que les cas de figure sont multiples. Dans le cas de deux personnes parlant des langues différentes sans filiation commune, la compréhension n'est pas possible par la langue et ils communiquent par d'autres moyens comme les pictogrammes, la gestuelle ou l'intonation. La connivence linguistique est presque nulle et toute connivence s'établissant entre ces individus se doit d'être d'un autre ordre (que l'on pourrait appeler « personnel »). En revanche, si deux personnes partagent la même langue mais avec des différences diatopiques ou diastratiques fortes, elles se comprennent en partie et sont capables d'identifier la variété de langue utilisée par leur interlocuteur même si l'intercompréhension n'est pas totale. Ainsi, le Parisien n'accédera pas au sens du terme *repoupet*¹, même s'il le reconnaît morphophonologiquement comme propre à sa langue mater-

1 Repoupet : Ce mot semble être propre au Béarn et concerne l'élevage bovin à la ferme et plus particulièrement celui du veau. Le petit veau de quelques jours est nommé *repoupet* (de *puppa* qui signifiait probablement « mamelle, sein ») parce que ce très jeune animal sert à épuiser la lactation d'une vache. Au bout de trois ou quatre mois, le *repoupet* devenu *béteth* est revendu alors qu'il pèse une centaine de kilos.

nelle. La compréhension de l'adjectif *espanté*, utilisé dans le sud, le sera tout autant pour lui s'il n'est pas aussi hispanophone. Et mis à part pour le lettré, lecteur assidu de Rabelais, il est difficile de comprendre à quoi fait allusion le Picard lorsqu'il dit *être dans le brin*², tout comme il coûtera au Français du sud de savoir ce que *braire*³ signifie dans le Nord ou quel légume est à la base du *gratin de chicons*⁴. Sur le plan diastratique, certains auront du mal à percevoir le sens des paroles de la chanson de Sens Unik « le taf c'est la tésan mais les feumeux, c'est si kiffant⁵ ». Pour autant, et malgré les difficultés de compréhension, nous nous sentons dans un degré de connivence relatif avec notre interlocuteur, le cas de connivence majeure étant celui de deux personnes qui partagent la même langue sans variante diatopique ou diastratique. Dans ce cas, l'intercompréhension est très bonne.

5. L'intercompréhension est donc un *continuum* entre deux pôles, positif (d'intercompréhension maximale) et nul (d'absence de compréhension) et est un produit de la mise en effecton de la langue, un « après » logique de l'échange ressenti par chacun des acteurs de l'acte de communication. Elle reflète le niveau de similarité entre ce que le locuteur veut qui soit compris et ce que l'interlocuteur comprend effectivement.

Connivence et discours : la connivence est aussi due à une connaissance culturelle partagée

6. Mais la connivence n'est pas que la conséquence du degré d'intercompréhension entre les interlocuteurs ; elle est aussi le produit d'une connaissance culturelle partagée. Il est coutume, dans le monde de l'entreprise, de sceller un accord avec ses partenaires en accompagnant la signature du contrat d'un petit cadeau parfois appelé « pot de vin ». Mais il ne viendrait à l'esprit d'aucun chef d'entreprise de manifester sa gratitude

2 Variante graphique (*bren*, *bran*), vient du verbe *embrenner*, « être dans les ennuis » (litote) (Dubois, 1981).

3 Braire : Pleurer. *Ibid.*

4 Gratin de chicons : gratin d'endives. *Ibid.*

5 « Je veux des vacances », Sens Unik, 1994. On reconnaîtra une variation des paroles de la chanson d'Henri Salvador « le travail, c'est la santé » et les emplois de l'argot « feumeu » (nom féminin : femme, fille en verlan) et « kiffer » dans son emploi transitif traduit par « aimer à la folie » par dans le *Dictionnaire de la zone* (Tengour, 2013).

envers un client japonais en lui offrant un magnifique couteau, faute de quoi il verrait le marché tomber à l'eau. Il convient donc de prendre en compte des facteurs culturels qui permettent également d'établir la connivence, nécessaire à la fonction phatique du langage. Dans le cadre du discours, la connivence va donc s'établir en se basant non seulement sur des facteurs purement linguistiques mais aussi sur des éléments de nature culturelle. C'est pourquoi elle a à voir avec les liens qui existent entre l'explicite et l'implicite dans le discours. Le concept de connivence est étroitement associable aux phénomènes allusifs puisque c'est dans ces co-textes que la connivence va se manifester dans son degré maximal. Je comprendrai alors non seulement tout ce qui m'est dit mais aussi ce qui ne m'est pas dit. Or les allusions peuvent se faire à des représentations extra-discursives ou à des représentations intra-discursives.

7. Comme le dit Catherine Kerbrat-Orecchioni : l'allusion « fait implicitement référence à un ou plusieurs faits particuliers connus de certains des protagonistes de l'échange verbal [...] ce qui établit entre eux une certaine connivence (pacifique ou agressive [...]) » ou consiste en un « renvoi intertextuel » (Kerbrat-Orecchioni, 1986 ; 46). Dans ce type de cas, la connivence est le résultat de la production d'une allusion à des représentations extra-discursives. Des connaissances préalables sont alors nécessaires à la compréhension de l'allusion. Lorsque le groupe est réduit au couple locuteur / allocutaire, ce dernier comprend les allusions parce qu'il est au courant de détails que les autres ne connaissent pas. Le locuteur peut tout aussi bien utiliser cette forme de connivence pour exclure un tiers, ce dernier n'ayant pas les moyens de remédier à son ignorance par lui-même. Lorsque le groupe est plus grand, la connivence communautaire repose alors sur des connaissances encyclopédiques liées à la communauté.
8. Dans l'analyse des allusions extra-discursives, la connivence linguistique peut être comprise comme une sous-catégorie de la connivence culturelle. Elle sera alors relative à des connaissances sociolinguistiques, ou à des clichés linguistiques. On pourra penser, sur le plan morphologique, à la maîtrise d'expressions typiques : le français, par exemple, se distinguant parmi les langues néo-latines par un double système de numération avec une base décimale pour les dizaines jusqu'à 69, puis un compte décimal intégral (canton de Vaud, Savoie) ou partiel (Belgique, Lorraine, Midi) et une base vigésimale pour les dizaines de 70 à 99 en français stan-

dard, d'où les différences diatopiques entre *septante* et *soixante dix*, *octante / huitante* et *quatre-vingt*, *nonante* et *quatre-vingt dix*. Du point de vue phonétique, cette connivence linguistique peut reposer sur la reconnaissance des accents régionaux ou nationaux. En ce qui concerne la sémantique, on pourra évoquer la maîtrise d'expressions figées ou la compréhension de certaines connotations qui peuvent être liées à un signe et à ses usages : ainsi, le mot *collaborateur* qui dénote l'entraide a-t-il prit lors de la Seconde Guerre mondiale des connotations négatives liées à la trahison de celui qui travaille avec l'ennemi. On peut facilement voir cette connivence à l'oeuvre dans certaines conversations professionnelles ou spécialisées comme dans les plaisanteries privées propres à un groupe donné. Ainsi, les informaticiens plaisantent en se demandant pourquoi ils confondent Noël et la Toussaint. La réponse tient en une égalité que seul ceux qui maîtrisent le calcul à base 8 et celui à base 10 comprendront puisque 31 en octal vaut 25 en décimal (et donc 31 OCT = 25 DEC). Si l'on prend la notion de connivence dans ce sens, alors elle semble s'intégrer parfaitement dans le cadre des études sociolinguistiques puisqu'elle a à voir avec la notion de cohésion de groupe⁶.

9. En revanche, lorsque les phénomènes allusifs ne sont pas dirigés vers des représentations extra-discursives mais reposent sur des représentations intra-discursives, il convient alors de poser, comme Jacqueline Authier-Revuz que la connivence pré-existe à l'énonciation de l'allusion, et que cette dernière nourrit la première :

Dans le cas de la connivence intra-textuelle, la communauté mise en oeuvre est celle qu'instaure le fonctionnement même du texte ou de l'échange verbal, et de l'espace de mémoire partagée – celle du déjà dit précédant linéairement le hic et nunc – : c'est l'échange lui-même qui crée les conditions de son fonctionnement allusif, interne, et le récepteur est, nécessairement 'adéquat', nécessairement 'co-appartenant' à la 'communauté co-énonciative'. Au contraire, les communautés que requièrent les allusions à du déjà-dit extérieur relèvent d'un lien supplémentaire, indépendant du fonctionnement de la co-énonciation, et conditionnant celle-ci. Il y a non-production de connivence dans l'espace d'un échange, mais exigence de cette connivence comme condition de l'échange, c'est-à-dire construction par l'énonciateur dans ce qu'il choisit de désigner allu-

- 6 « La notion de groupe est centrale en psychologie sociale ; elle désigne le lieu par excellence où se joue l'articulation entre l'individuel et le collectif, où se définit le sentiment d'appartenance et d'exclusion, où s'élabore l'identité de chacun. » (Fischer, 2005 ; 217).

sivement comme extérieur, de l'image du récepteur adéquat, c'est-à-dire co-possédant avec lui une certaine mémoire interdiscursive (Authier-Revuz, 1995 ; 309).

10. En guise d'exemple de manifestation de cette connivence comme condition de l'échange, nous pouvons examiner l'énoncé suivant qui n'est interprétable que si locuteur et allocutaire ont connaissance de l'expression « *estar hasta las narices* ». C'est bien que l'interlocuteur est posé comme adéquat par le locuteur si cet énoncé peut être prononcé. La connivence est donc posée comme condition de l'échange :

Un Madrid cuyo Ayuntamiento inserta en los niuspéipers un anuncio a toda página para darles el güelcom ("Bienvenidos") a los expertos de las narices, no es que tenga un alcalde bien educado, es que no tiene nada que envidiar a un Haití que se deja invadir por los marines con una sonrisa de oreja a oreja. Eduardo Mendicutti: « Invasores », *El Mundo*, 06/10/1994 (CREA).

11. La connivence linguistique semble donc être une notion convocable dans l'avant logique du discours, condition nécessaire à ce que celui-ci soit pensé par le locuteur comme compréhensible par son allocutaire. Établie à la jonction entre langue et discours, nous allons tenter de montrer à l'aide de quelques exemples, qu'elle appartient à l'interface entre ces deux niveaux. Pour cela, nous allons nous intéresser aux lexies complexes dans le cadre de la sémantique proverbiale.

Connivence et compétence du locuteur

12. La parémie est une unité phrastique « pré-établie », dont l'origine est bien souvent ignorée du locuteur qui pourtant en connaît l'usage. Ce n'est pas une unité de langue mais pour autant, elle ne relève pas non plus une construction phrastique quelconque, issue de la seule volonté momentanée du sujet parlant. En tant qu'unité non compositionnelle, sa traduction par exemple, ne souffre aucune invention de la part du traducteur. C'est ce que remarquent Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport lorsqu'ils affirment que :

Notre tâche, quand nous voulons en user, n'est pas de la bâtir comme toute autre phrase que nous regarderons comme nôtre, en choisissant tel mot, en repoussant tel autre ; elle se limite, elle entend très rigoureusement se limiter à puiser dans un stock fini de séquences verbales à l'édification desquelles nous

n'avons aucune part. Toute initiative, toute invention est bannie (Chevalier et Delport, 1995 ; 195).

13. Décrite par Kleiber comme un « signe-phrase [...] fixé par convention pour tout locuteur [et] qui fait donc partie du code linguistique commun » (Kleiber, 2000), la parémie est donc opposée au « signe-mot » dont le référent est descriptible comme entité unique. Le proverbe, en revanche, s'il suit un parcours référentiel comparable à celui du nom (avoir un sens codé et mémorisé par tous), ne renvoie pas à un concept mais à une situation discursive, son énonciation établissant un lien durable et mémorisable entre une situation et un groupe partiellement figé de signes. Mais contrairement au mot pour lequel le signifiant est unique, dans le cas du proverbe la sémiologie n'est pas entièrement fixe. Le proverbe existe sous différents aspects de lui-même et ces variantes n'ont aucune conséquence sur ses capacités argumentatives. Il est donc difficile de le considérer comme une unité de langue, pas plus qu'il n'est tenable de le décrire comme une simple construction de discours.
14. La parémie n'appartient pas au système de signes qui constitue la langue et qui est un ensemble de tous les éléments dont nous nous servons au moment où nous construisons nos phrases ainsi que les modes d'emploi de ces formes. Elle n'est pas non plus affaire de liberté individuelle totale. Elle résulte de combinaisons particulières, saillantes, qui amènent à penser qu'il est nécessaire de postuler l'existence d'un troisième niveau entre langue et discours, une sorte de sas entre ces deux niveaux d'analyse, une interface que Gustave Guillaume a évoqué sous le nom de « langage⁷ » et qu'à la suite de Marie-France Delport nous choisissons de nommer « compétence du locuteur ». Il s'agit alors de l'ensemble des connaissances dont ont besoin les acteurs de la communication pour produire et comprendre du discours :

7 « L'acte de langage est une transition de la langue au discours », « Les notions discriminées en langue, quel qu'en soit l'état formel de structure (variable selon les idiomes), servent à construire le discours dans le moment du besoin. Ces notions sont, dans le moment du besoin, choisies et appelées, et elles montent de la langue, possession profonde et permanente de l'esprit, au discours, création momentanée, éphémère, et en quelque sorte superficielle. L'acte de langage s'inscrit entre la non-momentanéité profonde de la langue et la momentanéité superficielle du discours. » (Guillaume, 1948 ; 9-16)

La compétence du locuteur, celle du récepteur sont faites - entre autres composantes - de la connaissance des types d'expériences auxquelles chaque mot est susceptible de renvoyer, des diverses capacités référentielles du mot et, le cas échéant, de la combinatoire qui leur est attachée (Delport, 2004 ; 29).

15. Caractéristique de cette « compétence », la compréhension de ces synthèmes nécessite que l'on s'affranchisse des capacités référentielles des éléments qui les composent. L'énoncé ainsi formé n'est parémiologique que si sa référencialité est bloquée, le sens du proverbe se résumant alors à un mécanisme porté par la sémiologie même du proverbe et dont les conséquences sont rhétoriques puisqu'il s'agit, par la seule énonciation de ce dernier, de remporter l'adhésion du récepteur sans avoir à produire d'argument supplémentaire, le proverbe servant d'argument d'autorité dans le discours⁸. Le niveau intermédiaire nommé « compétence » serait donc celui de la prévision des mécanismes syntaxiques phrastiques. Ainsi, l'appartenance de la parémie à cette strate intermédiaire entre langue et discours se manifesterait par leur figement partiel, et donc par des traits logiques et sémiologiques.

16. Du point de vue logique, la forme bipartite du « pivot implicatif » qui les sous-tend semble constituer à lui seul une caractéristique essentielle et un élément de définition viable, comme l'affirme Bernard Darbord :

Un trait essentiel des sentences est leur équilibre, la constitution bipartite, faite d'une protase et d'une apodose. Un fait est posé, qui entraîne sa conséquence : Los que non creen verdaderamente en Dios, razón que non sean por él defendidos (Darbord cité par Oddo, 2010).

17. Cette structure à pivot implicatif est de type « p à q ». De telle sorte que, si le locuteur omet « q », et se contente de dire « p », son interlocuteur reconstruit lui-même la relation implicative « p à q », incluse dans sa compétence. C'est ainsi que fonctionne le proverbe tronqué qui apparaît dans le fragment de *Cinco horas con Mario* de Miguel Delibes ci-dessous dans lequel Carmen raconte à Valen la réaction de mutisme de son fils Mario à l'annonce de la mort de son père :

No te puedes imaginar qué sufrimiento, Valen, porque durante varios minutos era como si abrazase a un árbol o a una roca, ídem de lienzo, que él sólo

8 « Se puede comparar el uso que un locutor hace de las paremias con el uso de las leyes por un abogado. El abogado no es el autor de las leyes (el cual es la justicia) : pero usa las leyes para argumentar y sacar conclusiones » (Anscombe, 1997 ; 43-54).

decía, ya ves qué salida : « ¿Por qué ahora ? », pero de lágrimas, nada, cero al cociente, ya ves, un padre, cosa más natural, pues nada, como lo estás oyendo.-Cría cuervos (Delibes ; 19).

La réponse de Valen consiste en une parémie tronquée : « cría cuervos ». Sous sa forme pleine, elle repose sur un pivot implicatif p (*cría cuervos*) à q (*te sacarán los ojos*). Mais la réponse de Valen ne pose que le premier volet, que la protase « p ». La reconstruction de l'entier du pivot par la restitution de l'apodose implicite « q » n'est possible que si connivence il y a. Mais repose-t-elle seulement sur le pivot implicatif?

18. Car dans les énoncés proverbiaux, les aspects formels sont tout aussi essentiels que l'aspect logique et de nombreux travaux y ont été consacrés (Palma, 2007 ; 120-123). Ces analyses coïncident très largement sur la présence d'un certain nombre de traits distinctifs comme les formes syntaxiques qui sous-tendent la structure logique (juxtaposition de deux propositions ou de deux syntagmes ; coordination de deux propositions ou syntagmes ; présence d'une relative sans antécédent en fonction sujet ou d'une circonstancielle), à un niveau inférieur de construction de ces énoncés, le rythme et la rime ; la présence de figures de rhétoriques comme l'antithèse, le chiasme, le paradoxe ou des figures basées sur des jeux paronomastiques qui s'avèrent être la résultante d'un autre élément structurant des parémies, de nature phonique et segmental : la présence d'assonances ou d'allitérations.

19. Mais l'analyse d'un même proverbe montre que souvent des variantes existent non seulement en diachronie mais aussi en synchronie et que ces formes sont moins figées qu'on ne pourrait le croire. Anscombe et Palma concluent à la possibilité d'un certain nombre de manipulations : « à condition que celles-ci n'aillent pas à l'encontre des traits fondamentaux des proverbes » (Anscombe, cité par Palma, 2007 ; 120-123). Palma souligne que :

Lorsqu'il existe plusieurs variantes d'un même proverbe celle qui perdure est celle qui se rapproche le plus du schéma associant la structure binaire, ou celle qui présente le même nombre de syllabe dans les deux segments. Ainsi la forme la plus courante en Espagne est *Perro labrador, poco mordedor*, face à *Canes que ladran, ni muerden ni toman caza* ; *Perro labrador, nunca buen mordedor* ; *perro labrador, mal mordedor pero buen avisador* (Palma, 2007 ; 120-123).

20. Ces modifications possibles sont souvent à l'œuvre dans la création de jeux linguistiques comme ceux que pouvait pratiquer Balzac « qui ne détestait pas de temps à autre faire subir aux proverbes quelques mauvais traitements de sa composition » (Gagnière, 1997 ; 814)

C'est à lui que l'on doit par exemple : il ne faut pas courir deux lèvres à la fois / l'abbé ne fait pas le moine / Qui trop embrasse a mal aux reins (gageons que, s'il était né plus tard, il eût été l'auteur de l'anonyme qui trop embrasse manque le train) (Gagnière, 1997 ; 814).

Ces modifications sont à l'œuvre dans un de ses romans courts intitulé *Un début dans la vie*, dans lequel il systématise le procédé dans la bouche d'un de ses personnages, le jeune Mistigris. Ainsi, il s'amuse dans l'extrait suivant :

- Mon précepteur se nomme l'abbé Loraux, aujourd'hui vicaire de Saint-Sulpice, reprit Oscar en se souvenant du nom du confesseur du collègue.

-Vous avez bien fait de vous faire élever particulièrement, dit Mistigris, car l'Ennui naquit un jour de l'université ; mais, vous le récompenserez, votre abbé ?

- Certes, il sera un jour évêque, dit sérieusement Oscar.

(Balzac ; 461)

ou encore :

- Eh ! vous parlez toujours peinture ! s'écria Georges.

- Ah ! voilà, chassez le naturel, il revient au jabot, répliqua Mistigris.

(Ibid.)

À l'œuvre dans ces créations, la parenté phonique entre les proverbes d'origine et les faux proverbes fabriqués par Mistigris *uniformité / université* (paronomase), *galop / jabot* (allitération). Les éléments phonématiques qui permettent ces jeux appartiennent au système de la langue, mais la prise de conscience de ces unités, la connaissance de leur maniement en tant que phénomène linguistiquement signifiant et le jeu phonique qu'elle permet n'appartiennent pas à la langue. Et pas non plus au discours tant qu'ils ne sont pas mis en pratique. L'existence même de la conscience qu'une similitude vocalique permet l'opposition consonantique appartient à la com-

pétence du locuteur. De même, la connaissance des relations paradigmatiques qui s'établissent entre les signifiants, la maîtrise des réseaux d'association et d'opposition entre les mots, est une donnée de compétence. Ces jeux possibles manifestent donc une des particularités que les synthèmes partagent avec les figures de style, la capacité à rejouer les découpages linguistiques posés en langue entre les mots. Ainsi, ces énoncés manifestent-ils que les mots qui les composent ne produisent pas du sens en tant que "miroir" des choses du monde extralinguistique :

Ils construisent une représentation linguistique d'un réel extralinguistique par une appropriation personnelle du monde sensible, dans laquelle, pour emprunter l'expression à Authier-Revuz, « les mots ne vont pas de soi », et reposent sur de multiples non-coïncidences des mots à eux-mêmes et des mots aux choses (Rabatel, 2007).

21. Ces manipulations sur les proverbes créent des jeux qui ne sont compréhensibles que si le locuteur postule l'existence d'un allocutaire qui lui est connivent. Et leur production repose notamment sur un double processus de paradigmatisme et d'exemplarisme. La paradigmatisme s'effectue par l'isolement d'un proverbe de base et son intégration dans un paradigme plus abstrait. Le processus d'exemplarisme –qui fait que l'énoncé s'apparente à un énoncé figuré– s'appuie sur des mécanismes de prégnance psychologique et linguistique. Ces mécanismes de prégnance, opèrent à différents niveaux de construction de l'énoncé : référentiel, sémantique, morpho-syntaxique, mais aussi phonétique. Ainsi, les assonances, les allitérations, les isocolies permettent, dans certains énoncés, de rapprocher par le sens des signifiés distincts, du fait de leur parenté signifiante. Ces mécanismes rendent compte de la saillance particulière des énoncés figurés, des énoncés tronqués et des jeux sur les énoncés et permettent de rendre raison de l'écart par rapport aux fonctionnements ordinaires du langage. Il semble en aller des énoncés proverbiaux et des manipulations que l'on peut leur faire subir comme des figures de style. Plusieurs facteurs de prégnance coexistent qui favorisent leur fabrication et leur réception par un allocutaire pensé comme connivent : ces facteurs sont logiques, phoniques et expérientiels, comme l'analysent Alain Rabatel et Marc Bonhomme à propos des figures :

Ainsi, la prégnance logico-conceptuelle (« plus une variation langagière s'appuie sur les procédures préconstruites organisant la pensée infradiscursive, plus elle est susceptible de se cristalliser en figure ») se combine avec la prégnance

pulsionnelle (« plus une variation est corrélée avec les canevas rythmiques qui régulent le discours, plus elle apparaît comme remarquable, ce qui la prédispose à la figuralité »), avec la prégnance statistique (qui favorise la reconnaissance et la notoriété) ou avec la prégnance expérientielle (« plus une variation discursive traduit une expérience forte ou aisément vérifiable dans la vie courante, plus elle semble exemplaire et accède au statut de figure (Rabatel, 2007 cite Bonhomme, 2005).

Connivence et sémantique

22. Au niveau sémantique, il convient donc de se repositionner vis-à-vis de la définition du signe. D'aucuns ont déjà distingué un signe linguistique de langue et un signe linguistique de discours entrant dans un rapport de complémentarité (Rastier, 1999). Le signe linguistique de langue, suivant la tradition saussurienne, se définit selon une triple dimension structurelle, contextuelle et référentielle : structurelle dans la mesure où il se sémantise de façon systémique au croisement des co-occurrences et des oppositions possibles sur les deux axes syntagmatique et paradigmatic ; contextuelle, car il est investi de sens par un contexte linguistique ; et référentielle dans la mesure où tout signe réfère à une réalité du monde dont il construit la signifiante. Le signe linguistique de discours, par contre, se définit selon une double dimension : situationnelle, et interdiscursive. Situationnelle car il dépend pour son sens des composantes de la situation de communication, interdiscursive, car son sens dépend également des discours déjà produits qui constituent des domaines de savoir normés. Ces composantes, situationnelle et interdiscursive, sont aussi présentes dans ce que Pottier a nommé le « virtuème⁹ » ou encore se situe dans la filiation de la notion de « connotation » qui a reçu pourtant des définitions différentes. Il s'agit en fait de la capacité du signe à être porteur, virtuellement, d'un sens qui ne s'est pas encore exprimé et dont l'apparition se trouverait justifiée par la potentialité sémantique dont il est porteur du fait de ses multiples emplois.

23. Les mots auraient donc dans leur sémantisme un ou des traits qui - sans être explicites- seraient potentiellement disponibles, ce qui leur donne la capacité d'« accueillir » des sens non prévus qui sont apportés par le

9 Chaque lexie a un certain nombre de virtualités combinatoires, qu'on peut appeler ses virtuèmes (Pottier, 1964 ; 131) qui sont des « affinités combinatoires issues de l'expérience passée » (Pottier, 1964 ; 133)

contexte inter-discursif. Cette virtualité permettrait d'expliquer l'évolution du sens des mots. Ainsi, on est passé de CAPTARE en latin (prendre, capturer) à l'expression de la captation par les sens et l'entendement (valeur existant déjà en latin d'ailleurs mais dans une moindre mesure). « Catar » a donc commencé par signifier l'appréhension par le sens de la vue pour se spécialiser par la suite dans une valeur proche de celle de « probar », c'est à dire expérimenter par le goût. Comment passer de la capture au goût en passant par la vue si ce n'est par ce jeu de virtualités successives qui ont accueilli du sens qui n'était pas prévu dans chacun de ces stades et qui s'est construit dans l'interdiscursivité ? C'est ce que l'on peut comprendre de la théorie des sèmes afférents de Rastier lorsqu'il affirme que « la valeur en langue est (au contraire) surdéterminée par la valeur en contexte, et n'importe quel trait sémantique défini en langue peut être annulé ou virtualisé par le contexte local voire global (Rastier, 1999 ; 217).

24. Lorsque l'on fait appel à ces sèmes puissantiels dans le cadre d'un discours allusif, l'allocutaire est capable d'effectuer cette substitution paradigmatique. Comme le dit Pascal Treinsoutrot :

Tout usager de la langue est en mesure d'effectuer une reformulation selon le principe d'échonymie de B. Pottier : « Si un roman contemporain a pour titre « il était deux fois », cela suppose la connaissance d'une lexie de référence, la formule de passé mythique « il était une fois » (Pottier, 1992 ; 24). On peut faire appel à la mémoire pour retrouver ou réactiver des liens d'identité et de ressemblance. C'est la question de la paronymie. Elle n'est généralement envisagée que sous l'angle de l'arbitraire du signe (Treinsoutrot, 2015).

On peut aussi l'envisager sous l'angle de la connivence, conçue comme capacité pour tout locuteur à rendre effectif ces sèmes puissantiels (ou afférents). Utiliser un mot pour un autre, un mot à la place d'un autre, on peut penser que cela relève d'un simple processus analogique. Mais on peut également considérer que ce mot, occupant la place d'un autre, est susceptible d'interpeler l'interlocuteur, réactivant chez lui une série de discours antérieurs contenant le mot remplacé. En quelque sorte, on n'opposerait plus langue et discours, puissance et effet, mais on concevrait leur combinaison. Cette hypothèse se pose déjà dans d'autres domaines comme la biologie¹⁰. Si la découverte de la structure de l'ADN en 1953 a

10 Selon Denis Noble, le génome n'est qu'une base de données utilisée par les organismes et non pas un programme qui les créerait. Il rappelle ainsi qu'il n'y a pas de relation simple entre un gène et une fonction biologique. (Noble, 2008). C'est ce que l'on

révolutionné ce domaine en ouvrant la voie de la biologie moléculaire, on ne croit plus aujourd'hui que tout ce qui constitue l'individu se trouve inscrit dans ses gènes. Les scientifiques ont d'ailleurs montré comment les gènes sont eux-mêmes déterminés par l'organisme et son environnement, tout autant qu'ils le déterminent :

Les gènes déterminent l'apparition de protéines dans les cellules. Dans l'organisme, tous les réseaux de réactions entre les protéines, les hormones ou les neurones contrôlent en retour l'expression des gènes et interagissent avec l'environnement (Noble, 2008).

L'organisme biologique est aujourd'hui conçu comme une chaîne rétroactions multiples. Ainsi, le biologiste Denis Noble¹¹ affirme que :

Il n'existe pas de niveau privilégié de causalité. Ceci est nécessairement vrai dans des systèmes qui possèdent des niveaux multiples s'influençant par des boucles de rétroaction ascendantes et descendantes. Le concept fondamental est que, dans la mesure où tous les niveaux peuvent être le point de départ d'une chaîne causale, n'importe lequel d'entre eux peut être utilisé comme base d'une simulation (Noble, 2008 ; 76).

retrouve dans l'analyse de l'implication des allèles d'un gène conçus comme 'gènes de susceptibilité :

Dans le même ordre d'idée, les recherches sur les gènes de susceptibilité impliqués dans les comportements et les maladies complexes ont provoqué une transformation fondamentale de la biologie moléculaire [...]. La majorité des gènes impliqués dans les maladies complexes de l'adulte sont polymorphes, c'est-à-dire qu'ils existent sous différentes formes ou allèles [...] nombre d'entre eux sont associés à des maladies spécifiques et sont de ce fait connus comme des « gènes de susceptibilité ». Ces gènes ne sont ni nécessaires ni suffisants pour provoquer des maladies spécifiques, mais exposent les individus à un risque accru de les développer sous certaines conditions relativement complexes (Lock, 2006).

11 On retrouve cette idée de manière assez répandue. On pourra aussi lire Paul Mazliak, <http://www.humanite.fr/node/366259>:

Les gènes déterminent l'apparition de protéines dans les cellules. Dans l'organisme, tous les réseaux de réactions entre les protéines, les hormones ou les neurones contrôlent en retour l'expression des gènes et interagissent avec l'environnement : ces rétroactions multiples produisent « la musique de la vie » de chacun d'entre nous. [...] Les organismes se sont en effet constamment adaptés à leur environnement en bénéficiant de la sélection naturelle réalisée parmi les différentes combinaisons de gènes apparues au hasard.

Il est possible d'imaginer qu'il en va de même dans la construction du signifié du signe linguistique, qui a sans doute un rôle causal dans la construction du sens de l'énoncé, mais qui peut aussi être influencé par l'énoncé, certains sèmes, présents à l'état virtuel, pouvant devenir effectifs en synchronie dans certains énoncés, et en diachronie lorsque la fréquence de leur actualisation devient pertinente.

25. Si la compétence du locuteur, et pourquoi pas, le signifié, est sans cesse remaniée par l'emploi qui en est fait en discours, cette compétence n'est plus l'invariant décrit par Marie-France Delport mais une construction qui nécessite un temps opératif, celui qu'imposent les boucles de rétroaction probables entre niveau communicationnel, discursif et sémantique. La connivence linguistique serait donc corrélée à cette notion de compétence en puissance, de compétence cynétique.
26. Il semble donc en aller de la connivence en linguistique comme de la connivence en botanique ; on ne parlera de deux éléments connivents que lorsqu'ils tendront à se rapprocher comme deux organes connivents sont proches sans être soudés. En linguistique, la connivence aura donc à voir avec la phase de transit entre les deux strates essentielles de langue et de discours et l'analyste la percevra chaque fois que le locuteur manifeste dans son discours une prise de conscience des mécanismes qui soutiennent sa prise de parole et chaque fois qu'il imagine que son interlocuteur en a également conscience. Si elle est un a priori nécessaire à tout acte de parole (il faut bien que le locuteur imagine son allocutaire adéquat à la réception du message pour qu'il produise du discours), la connivence n'est évidente pour l'observateur que lorsqu'on se situe dans des cas limites où le renvoi référentiel n'est pas un évident « miroir des choses ».

Bibliographie

ANSCOMBRE Jean-Claude , "Reflexiones críticas sobre la naturaleza y el funcionamiento de las paremias", in *Paremia* n°6, Madrid, 1997, p. 43-54.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline , *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse, coll. «Sciences du langage », 1995.

BALZAC *Un début dans la vie* , Paris, ed Club français du livre, 1842.

BARBERIS Jeanne-Marie, « Le processus dialogique dans les phénomènes de reprise en écho », in *Dialogisme et polyphonie*, Louvain, De boeck-duculot, 2005.

BONHOMME Marc , *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion, 2005, p. 35-38

CHARAUDEAU Patrick, « Des catégories pour l'humour », *Questions de communication* n°10, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2006.

CHARAUDEAU Patrick, « Sémantique de la langue, sémantique du discours. », *Actes du colloque en hommage à Bernard Pottier*, 2005, accessible sur le site <http://www.patrick-charaudeau.com/Semantique-de-la-langue-semantique.html>

CHEVALIER Jean-Claude et DELPORT Marie-France , *L'horlogerie de St Jérôme*, Paris, L'Harmattant, 1995.

DELPORT Marie-France, *Deux verbes espagnols : haber et tener : étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative*, Paris, éditions hispaniques, 2004.

DETRIE Catherine, « Sens figuré et figuration du monde », in *Cahiers de praxématique* 35, 2000.

DUBOIS Guy, *2000 mots du patois de chez nous*, Presses de l'imprimerie SCIE, Bully les mines, 1981.

FISCHER Gustave-Nicolas, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Paris, Dunod, coll. « Psychologie sociale », 2005.

GAGNIERE Claude , *Pour tout l'or des mots*, Paris, Robert Laffont ed., chap. « Les proverbes », 1997, p. 806-818.

GUILLAUME Gustave, Leçon du 19 décembre 1948, série C, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949, série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale IV*, R . Valin, Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Klincksieck, 1973.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'implicite*, Paris, Armand Colin, coll. «Linguistique», 1986.

KLEIBER Georges, « Sur le sens des proverbes », in *langages* 139, 2000, p.39-50.

LOCK Margaret, « La 'molécularisation' de l'esprit et la recherche sur la démence naissante », *sciences sociales et santé*, 2006/1, vol 24, p. 21-56.

MAZLIAK Paul, <http://www.humanite.fr/node/366259>

NOBLE Denis, « La musique de la Vie: qu'est-ce que la biologie du XXIe siècle ouvre comme perspectives sur la sexualité? », in *Le rapport sexuel au XXIe siècle*, Paris, La cause freudienne n°79, 2008, p. 68-80.

ODDO Alexandra, « Les traces de l'univers parémiologique dans *El conde Lucanor* de don Juan Manuel », *Vues et contrevues, Actes du XIIe colloque de linguistique ibéro-romane*, Université de Haute Bretagne, Rennes II, 24-26 septembre 2008, Collection Libero, Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd), Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 221-229.

PALMA Silvia, *Les éléments figés de la langue : étude comparative français-espagnol*, Paris, L'harmattan, 2007.

POTTIER Bernard, *Sémantique générale*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

POTTIER Bernard, « Vers une sémantique moderne », *TraLaLi*, n°2, 1964, p. 107-137.

RABATEL Alain, « Pour une approche pragma-énonciative des figures », in *L'analyse pragma-énonciative des figures*, Journée CONSCILA du 19 octobre 2007, Fabula, atelier, www.fabula.org.

RASTIER François, « Dalla significazione al senso : per una semiotica senza ontologia », *Eloquio del senso*, Pierluigi Basso et Lucia Corrain (éds.), Milan, Costa & Nolan, 1999, p. 213-240. [traduction française accessible sur le site http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html]

RIEGEL Martin, « Qui dort dîne ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiques », *Travaux de linguistique et de littérature*, (XXIV, 1), 1986, p. 85-99.

TENGOUR Abdelkarim, *Tout l'argot des banlieues, Le Dictionnaire de la zone*, Paris, L'opportun éd., 2013.

TREINSOUTROT Pascal, « L'hypothèse d'un signifié en puissance : llamada, llamado, llamamiento. », *Estudios Románicos*, 24, 2015, p. 211-224.